



Recension du livre:

**Heide Goettner-Abendroth,
« Sociétés matriarcales du passé et émergence du
patriarcat – Asie occidentale et Europe »,
traduit de l'anglais par Camille Chaplain et Annie Montaut
(Paris: *des femmes* Antoinette Fouque, 2025)**

MARCEL BLANC

Le nouveau livre de Heide Goettner-Abendroth met en œuvre deux révolutions de la pensée : l'une sur la forme; l'autre sur le fond. Sur la forme, la révolution consiste en ce que l'historien des sciences Thomas Kuhn a appelé un changement de paradigme. En effet, la philosophe et anthropologue allemande ré-écrit complètement la façon classique de présenter l'Histoire, ou plus exactement ici la Préhistoire, depuis le Paléolithique jusqu'à l'Antiquité. Elle ré-interprète les données de l'archéologie au prisme de la condition des femmes: c'est donc une lecture radicalement différente de l'Histoire, car elle est effectuée du point de vue d'en bas (celui des dominées), et non plus du point de vue d'en haut (celui des dominants), comme est traditionnellement écrite l'Histoire académique.

La deuxième révolution, sur le fond, consiste à établir que la domination des hommes sur les femmes, autrement dit, le patriarcat, n'a pas toujours existé. Une forme socio-



culturelle l'a précédé, le matriarcat, que Heide Goettner-Abendroth décrit, non pas comme l'image inversée du patriarcat (la domination des femmes sur les hommes), mais comme une structure sociale et culturelle définie sur quatre plans: économique (distribution et partage des biens), social (liens de parenté matrilineaires), politique (égale participation de tous aux décisions collectives et égalité hommes-femmes) et culturelle (vision du monde et religion). Cette définition se fonde sur les connaissances que la philosophe a acquises par ses recherches théoriques et anthropologiques-ethnologiques menées depuis 1978 et qu'elle a exposées notamment dans son précédent ouvrage majeur, traduit en français sous le titre: *Les Sociétés matriarcales* (2019).⁽¹⁾

Si l'on admet que le matriarcat a précédé le patriarcat, cela signifie que celui-ci est advenu à un moment donné dans l'histoire. Plusieurs questions se posent : au préalable, a-t-on des preuves historiques que le matriarcat est une forme sociale ayant précédé le patriarcat? Ensuite, quand et comment celui-ci a-t-il supplanté le matriarcat? Les recherches de Heide Goettner-Abendroth se sont limitées à la région européenne et à celle du Proche et Moyen-Orient. Le patriarcat s'est certainement établi de façon différente et à des moments différents selon les régions du monde, précise-t-elle (p.39). Répondre aux deux questions du quand et du comment à l'échelle de la planète et de l'Histoire universelle demandera dans les années à venir le concours de nombreuses équipes internationales (grâce à leur bagage culturel, des chercheurs et des chercheuses issues des sociétés matriarcales existant encore aujourd'hui seraient les plus à même de faire ce travail).

LES MULTIPLES RÉVOLUTIONS DU NÉOLITHIQUE

Les sociétés matriarcales se mettent en place au Néolithique. Rappelons que cette période, appelée autrefois: «l'Age de la pierre polie», débute il y a environ 10.000 ans av.-J.-C., et se termine vers 2.100 av.-J.-C. en Europe – voir le tableau chronologique p. 201). Elle succède à une époque plus ancienne, le Paléolithique, autrefois appelée «l'Age de la pierre taillée», qui, elle, a débuté, il y a environ 2 millions d'années et qui a vu, dans sa dernière partie, l'apparition de notre propre espèce, *Homo sapiens*, il y a 300.000 ans. Les êtres humains vivaient alors d'un peu de chasse et surtout de cueillette, assurée par les femmes (l'autrice note, p. 71 et pp. 72-73, que les préhistoriens «main stream» tendent généralement à surestimer l'importance de la chasse et à quasiment ignorer l'apport fourni par la cueillette des aliments végétaux – un préjugé évidemment patriarcal, puisque les ethnologues ont établi que, chez les chasseurs-cueilleurs d'aujourd'hui, la cueillette assurée par les femmes procure 70 pour cent de la ration alimentaire.⁽²⁾

Le Néolithique est la période de l'histoire humaine qui a vu s'accomplir le premier grand

changement dans le mode de vie des êtres humains. Cette «révolution néolithique»⁽³⁾ a été le fait des femmes, en raison de leur implication antérieure dans la cueillette des végétaux. En effet, elles ont observé, dans les déchets issus de leurs cueillettes, des graines germer, et ont donc eu l'idée de semer intentionnellement de telles graines, en vue d'en récolter les produits, inventant ainsi l'agriculture (p. 130). De plus, les produits issus de l'agriculture nécessitent d'être conservés et stockés dans des récipients. Les découvertes archéologiques montrent que ce sont, là encore, les femmes qui ont inventé les techniques de fabrication et de décoration des récipients en argile (p. 140), ainsi que le tour du potier (p. 209), autrement dit les techniques et l'art de la poterie (ou céramique, dont les différents styles servent aux archéologues à différencier les cultures pratiquées par différentes populations à différentes époques). Que ces contributions aient été dues aux femmes est généralement passé sous silence par les préhistoriens «main stream».

Le Néolithique est aussi la période où s'est réalisé le plus grand progrès dans le domaine socio-culturel, celui de la prise de conscience de la généalogie, c'est-à-dire des liens unissant les êtres humains d'une génération à l'autre au sein d'une société. A l'époque précédente, le Paléolithique, le mode de vie des chasseurs-cueilleurs (ou plutôt des «chasseurs-cueilleuses», devrait-on dire) impliquait la participation de chacun à des groupes. Or, comme le montre l'observation des chasseurs-cueilleuses d'aujourd'hui, par exemple, chez les peuples africains tels que les San ou les Pygmées, ces groupes ne réunissent pas des familles (au sens généalogique actuel) mais des individus de même âge: les enfants, les jeunes adultes, les adultes, les personnes âgées (p.85). On parle de regroupement par «classes d'âge». La notion de généalogie n'existe pas.

C'est précisément cette notion qui a été découverte au Néolithique, là encore grâce aux femmes. Il s'agit de la prise de conscience de la matrilinearité: les êtres humains, désormais sédentarisés et vivant dans des maisonnées, forment des clans matriarcaux (pp. 156-158), c'est-à-dire à des lignées familiales issues des mères et où les individus sont unis par des liens d'apparentement, appelés depuis, les «liens du sang». Cette expression, toujours en usage de nos jours, provient de l'observation ancestrale que les femmes, durant la grossesse, n'ont plus de règles, c'est-à-dire n'ont plus d'excrétions périodiques de sang (p. 156). On a donc pensé, dans les temps anciens, que le développement d'un enfant dans le sein maternel provenait de ce sang non-excrété, explication corroborée par les déclarations recueillies de nos jours par les ethnologues chez certains peuples (comme par exemple, les Trobriandais d'Océanie ou les Berbères – voir la note 87 de la page 156). Le rôle de l'homme dans la procréation est ignoré. Heide Goettner-Abendroth écrit: «Dans les millénaires qui ont précédé la patriarcalisation, la participation de l'homme à la grossesse de la femme était une chose inconnue» (p. 323).

La formation de clans matriarcaux au Néolithique est expliquée de la façon suivante par

Heide Goettner-Abendroth (pp. 148-149): alors qu'au Paléolithique, le lien entre une mère et ses enfants s'interrompait en raison des regroupements par «classes d'âge», ce lien persiste au Néolithique grâce à la sédentarité induite par l'agriculture. Chaque maison va donc regrouper plusieurs générations issues d'une mère, formant un clan fondé sur la généalogie. La patrilinéarité ne peut pas exister, car, la sexualité étant libre et les femmes choisissant différents partenaires au sein d'autres maisonnées, il est impossible d'identifier avec certitude les enfants de tel ou tel individu masculin (p. 148) (comme le montrent les observations ethnologiques de l'autrice chez une société matriarcale d'aujourd'hui, celle des Mosuo en Chine – voir le livre précédent de Heide Goettner-Abendroth sur les sociétés matriarcales contemporaines).

Avec la mise en lumière de la matrilinearité, dans laquelle, il faut le préciser, la prise en compte des liens du sang concernait les individus des deux sexes au sein de la lignée maternelle, c'est donc une révolution supplémentaire que les femmes ont accompli au Néolithique. Elles ont fourni une structure sociale aux sociétés de cette époque, une structure sociale qui n'existait pas à l'époque précédente du Paléolithique: il s'agit de la société matriarcale, telle que définie ci-dessus, c'est-à-dire une société fondamentalement égalitaire sur les plans économique, politique et social.

LES PREUVES DE L'EXISTENCE DES SOCIÉTÉS MATRIARCALES AU NÉOLITHIQUE

Les preuves de l'existence ubiquitaire de sociétés matriarcales au Néolithique sont nombreuses, et Heide Goettner-Abendroth en fournit d'abondantes, tirées des observations archéologiques. Il n'est pas possible de les détailler toutes dans le cadre de cette recension: citons-en quelques-unes, comme les pratiques funéraires égalitaires entre les hommes et les femmes et le regroupement préférentiel dans les tombes entre mères et enfants (p. 256); l'architecture des temples ou des tombes évoquant le corps des femmes (p. 207, p. 223 et pp. 261-265); la persistance du même style céramique sur des millénaires, grâce à la transmission des techniques de mère à fille (p. 253); les statuettes doubles représentant la relation mère-fille (p. 153) et, de façon générale, une abondante iconographie se rapportant aux femmes: plus de 95 pour cent des statuettes trouvées dans les habitations du Néolithique sont féminines (p. 273), et elles représentent des femmes-ancêtres vénérées ou bien des déesses-mères, au premier rang desquelles la «Terre Mère» (pp. 276-284).

La vénération des statuettes féminines témoigne de l'existence d'une vision du monde religieuse ubiquitaire au Néolithique: la «religion de la renaissance», selon laquelle le rôle des femmes est de faire renaître les ancêtres par le biais de l'enfantement. La conception d'un enfant n'est en rien le fruit de la biologie, mais celle du désir de renaître exprimé par

l'âme d'un ancêtre et exaucé par le biais du corps d'une femme (p. 167). Cette religion existait déjà au Paléolithique, comme en témoignent les peintures et gravures des célèbres grottes ornées (Lascaux, Chauvet, Altamira, etc., entre 30.000 et 18.000 ans av.-J.-C.), ainsi que les statuettes datant de cette époque, stupidement appelées «Vénus» par les préhistoriens «main stream». L'autrice fait une description détaillée de l'art paléolithique, en l'interprétant de façon magistrale dans le cadre unificateur de la «religion de la renaissance» (pp. 93-115), laquelle est à cette époque, un peu différente de la «religion de la renaissance» du Néolithique. En effet, cette dernière fait appel à la notion d'ancêtre (p. 167), issue du concept de généalogie, qui n'existait pas au Paléolithique, de sorte que la «renaissance» se référait, à cette époque, à une vision cosmique liant la capacité procréative des femmes aux cycles de la Lune et de la Terre (pp. 97-98).

Au Néolithique, la «religion de la renaissance» a inspiré la construction de grandes structures (temples, mégalithes, enceintes de terre circulaires) (pp. 215-242), ainsi que d'abondantes œuvres d'art de petite dimension, comme déjà dit - les statuettes et les objets religieux créés par les femmes (pp. 273-276). Ces œuvres d'art, grandes ou petites, exprimaient toutes sous forme symbolique un thème constant: **vie, mort et renaissance**. Les femmes étaient au centre de la «religion de la renaissance», conduisant à la vénération des ancêtres féminins (mais aussi masculins), un culte assuré par elles (p. 282).

Heide Goettner-Abendroth fournit l'une des preuves archéologiques les plus spectaculaires de la culture matriarcale au Néolithique: une peinture murale trouvée dans une habitation sur pilotis au bord du lac de Constance dans le sud-ouest de l'Allemagne (datant de la fin du Néolithique, vers 3500 ans av.J.-C.) (pp. 253-255). Cette peinture montre 7 figures abstraites (3 seulement sont visibles sur la fig. 19 b), représentant les mères ancestrales des 7 clans du village, et entre elles, d'autres figures abstraites, représentant sous forme symbolique la lignée maternelle de chaque clan.

Il faut noter qu'une toute récente preuve spectaculaire en faveur de la thèse de Heide Goettner-Abendroth sur l'existence de clans matriarcaux au Néolithique vient d'être publiée (en date du 26 juin 2025) dans la célèbre revue scientifique américaine *Science*.⁽⁴⁾ Elle a été obtenue par une équipe internationale de chercheurs et chercheuses (turcs, américains, etc.). Ces archéologues ont établi quels étaient les liens de parenté généalogiques au sein des habitations de l'une des toutes premières villes de l'histoire de l'humanité: Çatal Höyük, en Anatolie, datant de 7000 à 6000 ans av. J.-C. Pour cela, ils ont étudié le patrimoine génétique de 131 individus, en analysant l'ADN prélevé sur leurs squelettes (au moyen d'une technique révolutionnaire en archéologie, que l'on appelle: l'analyse de l'ADN ancien, dont nous allons reparler plus loin, à propos de l'émergence du patriarcat). La conclusion de cette étude est claire: **la lignée généalogique est bien matrilineaire au sein des habitations** de Çatal Höyük.

Également spectaculaires, sont les sociétés matriarcales tardives des Minoens de Crète et des Étrusques en Italie. La société dite «Minoenne» de Crète a duré de 3200 à 1450 av. J.-C. (p. 438). Tous les archéologues l'ayant étudié ont souligné la beauté et l'élégance de cette culture, et l'ont même loué pour son «charme unique» et sa «plus totale affirmation de la beauté de la vie» (p. 451). Heide Goettner-Abendroth détaille tous les aspects sociaux, économiques et culturels de cette admirable société matriarcale (pp. 438 – 460).

L'autre grande société matriarcale tardive (de 1000 av. J.-C à 500 av. J.-C.) est celle des Étrusques (pp. 473-483), établie initialement au centre de l'Italie (avant l'émergence des Romains). Là encore, tous les archéologues reconnaissent que cette culture se remarque par l'expression d'une extraordinaire joie de vivre. L'autrice en détaille tous les aspects matriarcaux, notamment tels qu'ils apparaissent dans l'art pictural (pp. 477-480), proche de celui des Minoens. A noter, une illustration émouvante sur l'art étrusque: la figure 15, p. 480 montre une sculpture de deux époux allongés ensemble dans la pose du banquet. La femme verse du parfum sur la main de son mari (une pratique rituelle – le flacon a ici disparu) et des sourires illuminent leur visage, suggérant une gaie complicité amoureuse – il y a 2500 ans! Cette scène indique bien à elle seule quel statut d'égalité existait entre femmes et hommes chez les Étrusques, contrairement à ce qui se passait chez les Romains patriarcaux, où le *pater familias* régnait en maître absolu sur femme, enfants et esclaves.

LE PREMIER PATRIARCAT DANS LA STEPPE EURASIENNE

Après avoir abondamment décrit les sociétés matriarcales du Néolithique et celles, plus tardives, des Minoens et des Étrusques, Heide Goettner-Abendroth en vient à la question de leur destruction et à l'établissement du patriarcat. Comment cela s'est-il réalisé? En ce qui concerne l'Europe ainsi que le Proche- et Moyen-Orient, la philosophe apporte des réponses précises: **le passage du matriarcat au patriarcat s'est effectué principalement par la force des armes, et aussi par celle du pouvoir économique**, processus s'achevant vers 3000 à 2500 ans av. J.-C., c'est-à-dire à la fin du Néolithique et au tout début de la période suivante que les archéologues appellent «l'Age du Bronze».

En Europe, le processus a été le suivant : la première forme de patriarcat s'est établie dans les steppes du sud de la Russie, dans la région de la Volga à l'Ouest de l'Oural (pp. 305-312). A cause d'un climat devenu plus froid et plus sec, la production des subsistances s'est tournée principalement vers l'élevage des bovins et des ovins, car l'agriculture devenait moins productive. Les femmes ont donc perdu de leur importance économique, tandis que les hommes en ont gagné, grâce à leur gestion des grands troupeaux qu'ils

surveillaient en étant montés à cheval (animal qui venait d'être domestiqué). Entre 4700 et 3800 BCE, les archéologues observent **les premiers signes de pouvoir des hommes** en tant que dominants au sein d'une culture basée sur l'élevage de grands troupeaux: dans des tombes, désormais individuelles, d'hommes, ils trouvent des poignards de silex, des haches en pierre polie ainsi que des massues ornées de têtes de cheval, c'est-à-dire des attributs de chefs (p. 307).

Plus précisément, de grands troupeaux de bovins et d'ovins demandant de grands pâturages, les éleveurs sont entrés en conflit avec leurs voisins pour s'approprier ceux-ci. Les hommes, au sens masculin, sont donc devenus des **guerriers pasteurs** (gardiens de grands troupeaux) (p. 309). La figure du "chef charismatique," vainqueur dans toutes les situations, apparut, ce qui fit s'écrouler l'ordre matriarcal traditionnel. Le chef s'est entouré d'un groupe de combattants, lequel devint la première force de coercition ou police, contraignant à respecter la loi du chef. Cette dernière fit, en effet, respecter **la propriété privée du bétail par le chef**, car celui-ci se mit à se «dédommager de ses risques» en s'appropriant une partie des troupeaux (lesquels étaient, normalement, la propriété collective du clan matriarcal). Le chef pouvait apaiser les objections agressives éventuellement soulevées par le reste de la communauté en donnant quelques-unes des bêtes à manger lors de fêtes collectives (pp. 309-310). **La première forme de patriarcat, issue de conflits, est ainsi apparue dans la steppe eurasiennne**. Heide Goettner-Abendroth souligne que ce n'est donc pas la propriété privée qui a fait apparaître la domination, comme le soutiennent classiquement les préhistoriens «main stream», mais l'inverse: **la domination masculine a engendré la propriété privée** (p. 310).

Et elle a entraîné, fondamentalement, **la subordination des femmes** (p. 322). En premier lieu, elles ont perdu leur liberté sexuelle (pp. 323-324), car les dominants masculins se sont approprié leur capacité à donner naissance aux nouvelles générations. La monogamie pour les femmes, qui n'existait pas sous le régime du matriarcat, leur a été imposée par la force (surveillance permanente et punition violente en cas de transgression) pour assurer que des héritiers, seulement issus du maître, reçoivent la propriété privée de ce dernier et que celle-ci ne retourne pas à la communauté. C'est ainsi qu'a été instauré la lignée paternelle ou patrilinéarité.

En deuxième lieu, la subordination des femmes a aussi concerné l'appropriation de leur travail, désormais entièrement tourné vers la sphère domestique. Chez les guerriers gardiens de grands troupeaux, par exemple, leur rôle consista surtout à traire les vaches et à fabriquer des produits laitiers (p. 317), en plus de la charge des enfants. Globalement, elles sont devenues des servantes vouées à prendre soin de la propriété du maître (dont sa progéniture).

Naturellement, ce tournant radical dans la condition des femmes n'est pas allé sans rencontrer des résistances. En premier lieu, le patriarcat ne s'appliquant qu'à l'élite guerrière, la partie subordonnée de la société a continué à pratiquer une partie des coutumes matriarcales. En second lieu, certaines femmes se sont radicalisées et ont fait sécession, créant un nouveau type de société: les Amazones (p. 333). Il ne s'agissait plus alors de société matriarcale, mais de communauté exclusivement composée de femmes, de surcroît de femmes guerrières, capables de se défendre par les armes contre les raids des guerriers patriarcaux. Heide Goettner-Abendroth retrace leur histoire en se fondant sur le livre récent d'un archéologue allemand, Gerhard Poellauer.⁽⁵⁾ Elle rapporte ainsi que l'archéologie atteste l'existence de cités habitées par des communautés d'Amazones au troisième millénaire av. J.-C. sur l'île de Lemnos (au voisinage des côtes occidentales de la Turquie), puis sur ces côtes elles-mêmes, et ensuite, au second millénaire av. J.-C. jusqu'au bord de la Mer Noire (pp. 336-345). Les Amazones ont notamment combattu aux côtés des Troyens, contre les Grecs, lors de la guerre de Troie (vers 1200 av. J.-C.), comme le mentionne Homère dans «*L'Illiade*» (mention que les préhistoriens «main stream» considèrent à tort comme un mythe – voir p. 334, la critique cinglante qu'Heide Goettner-Abendroth adresse à ces derniers sur ce sujet).

LE VERDICT DE L'ADN ANCIEN

Les besoins incessants en nouveaux territoires pour nourrir leurs grands troupeaux ont obligé les premières populations patriarcales du sud de la Russie à conquérir de nouveaux espaces. Comme l'a montré l'archéologue lituano-américaine Marija Gimbutas dès la fin des années 1970, l'Europe a alors subi trois invasions successives de guerriers montés sur des chevaux, venant des steppes eurasiennes, entre 4400 et 2500 ans av. J.-C. (voir tableau chronologique p. 423). Outre l'imposition du patriarcat, ces invasions ont eu aussi pour effet à long terme de répandre une langue indo-européenne dans toute l'Europe (et jusqu'en Inde), dont toutes les langues sur ce continent descendent aujourd'hui. C'est pourquoi Heide Goettner-Abendroth appelle ces guerriers: les Indo-Européens.

Les travaux de Marija Gimbutas ont suscité de vives controverses chez les archéologues, depuis les années 1980. L'opinion des archéologues «main stream» était que le patriarcat avait toujours existé (p. 436) et qu'il n'y avait pas eu d'invasions de guerriers à cheval venus des steppes. Mais entre 2015 et 2017, tout a changé: grâce à l'analyse de «l'ADN ancien», c'est-à-dire de l'ADN prélevé sur des squelettes datant de 3000 à 2500 ans av. J.-C., des équipes internationales de scientifiques (américains, allemands, suédois, danois, chinois...) ont montré que les patrimoines génétiques des populations européennes ont été massivement modifiés à cette époque par les gènes d'une population provenant des steppes du sud de la Russie (pp. 434-435).⁽⁶⁾ La conclusion est inévitable: Marija Gimbutas

avait vu juste, il y a bien eu invasion de guerriers indo-européens venus des steppes eurasiennes.

Et, comme le souligne Heide Goettner-Abendroth, cette rencontre des populations matriarcales et des envahisseurs patriarcaux a été tout sauf pacifique (p. 435). Les données génétiques montrent que les hommes des sociétés matriarcales conquises ont été éliminés, tandis que les femmes de ces mêmes sociétés ont été «mises à contribution» pour la «production» des nouvelles générations. Cela veut dire en clair, comme l'écrit l'autrice, qu'elles ont été soit kidnappées et violées par les conquérants, soit forcées de se marier avec eux. Car comme l'indiquent aussi les données génétiques, les envahisseurs étaient venus des steppes, en n'ayant avec eux pratiquement aucunes femmes, en raison des règles de transmission du pouvoir dans la société patriarcale: seuls les aînés héritaient de celui-ci et pouvaient le transmettre à leur tour par mariage arrangé, de sorte que les cadets étaient assignés au statut de guerriers célibataires, dévolus aux conquêtes territoriales ⁽⁷⁾. Il fallait que ces derniers trouvent absolument des «reproductrices» dans les populations conquises pour perpétuer la société patriarcale.

Etant donné le «verdict de l'ADN ancien», ce scénario d'invasions guerrières vers 3000 ans av. J.-C., au début de l'Age du Bronze, est maintenant admis par les archéologues qui étaient précédemment les plus opposés aux thèses de Marija Gimbutas, comme le Britannique Colin Renfrew (p. 434, note 23). Certains archéologues, comme le Danois Kristian Kristiansen ou l'Américain David Anthony (qui a travaillé autrefois avec M. Gimbutas), ont même co-signé les publications sur l'ADN établissant l'existence de ces invasions par des guerriers indo-européens (pour être précis, les recherches sur l'ADN ancien n'ont concerné que la plus récente des trois invasions; les deux autres n'ont pas encore été étudiées sous cet angle).

Notons que Heide Goettner-Abendroth, toutefois, critique sévèrement K. Kristiansen, car dans certaines de ses publications, celui-ci utilise des expressions qui euphémisent la violence subie par les femmes lors de l'arrivée des guerriers patriarcaux. Il parle ainsi «d'intégration sociale», «d'interactions pacifiques» (p. 435-436) pour décrire ce qu'elles ont subi, alors, que souligne l'autrice (p. 435), il s'agissait de viols ou de mariages forcés avec les conquérants patriarcaux, signifiant l'abandon de toute la liberté et de toute l'importance sociale et économique qu'elles avaient eues dans le cadre de la société matriarcale. Heide Goettner-Abendroth conclut: «Il n'est que trop clair que le concept et la notion de "sociétés matriarcales" devaient être évités à tout prix, dans la mesure où ils choqueraient la vision patriarcale dominante dans le monde et révéleraient la violence patriarcale qui domine encore aujourd'hui.» (p. 436).⁽⁸⁾

UN SCÉNARIO VOISIN EN MÉSOPOTAMIE

Au Moyen-Orient, plus exactement en Mésopotamie, le scénario est assez semblable: des guerriers gardiens de grands troupeaux (mais non montés à cheval, dans ce cas), les Akkadiens, issus d'une société patriarcale venant d'Arabie (pp. 382-386), ont imposé, là encore, par la force des armes, la militarisation et la patriarcalisation des sociétés antérieures (qui étaient des sociétés matriarcales modifiées en raison des conditions géographiques et climatiques particulières à la Mésopotamie – pp. 372-382). Ce processus de patriarcalisation par la force des armes a duré de 2600 à 2200 ans av. J.-C. et a culminé avec l'avènement du roi Sargon (p. 384). Celui-ci a fondé un vaste empire, basé sur les conquêtes militaires, comprenant toute la Mésopotamie et les pays voisins. Heide Goettner-Abendroth écrit: «C'est ainsi que débuta, avec Sargon, l'histoire sans fin des empires patriarcaux avec leur potentiel de violence tant externe qu'interne, à savoir l'oppression de leurs propres peuples, provoquant la misère sociale tant interne qu'externe. Seuls le chef et ses fidèles - «l'élite» qui finit par entrer dans l'histoire – menaient une vie fastueuse, avec l'état-major de coercition hiérarchisé des autorités disciplinaires et de contrôle. C'est le patriarcat classique, et c'est là qu'il fut inventé» (p. 386). Elle précise: «le patriarcat est essentiellement fondé sur la domination des femmes, car sans elles il ne pourrait pas survivre jusqu'à la prochaine génération. Il repose aussi sur la domination de la plupart des hommes, des peuples étrangers et de la nature en général. Les femmes en tant que sexe opposé, les autres hommes, les étrangers n'ont pas de valeur en soi mais sont appréciés uniquement comme ressource exploitable pour renforcer le pouvoir de la domination.» (p. 386).

LE RÔLE DU POUVOIR ÉCONOMIQUE

Enfin, l'émergence du patriarcat s'est produite aussi dans un autre lieu géographique, le Levant (Palestine, Liban, Syrie) et selon une modalité, cette fois-ci, différente, qui n'implique pas les armes, mais le pouvoir économique. Des cités marchandes s'étaient développées dans cette région dès la fin du Néolithique (vers 3000 ans av. J.-C.). Chez l'un de ces peuples, les Phéniciens, la société n'était plus matriarcale, sous sa forme originelle, mais les femmes y gardaient un statut élevé, élisant des reines qui avaient prééminence sur les rois. Dans chaque cité, le pouvoir politique était au main d'un conseil des anciens, qui pouvait lui-aussi déposer le roi. Les artisans et les commerçants jouissaient de la plus grande estime, et cela concernait aussi les femmes en tant qu'artisans tissant des textiles de haute réputation commerciale (pp. 411-412). Les femmes participaient parfois au commerce entre cités, mais jamais au commerce par caravanes ou sur les mers, car cela

impliquait des voyages longs et dangereux: ces derniers étaient donc menés uniquement par des hommes, précise l'autrice (p. 412). Au troisième millénaire, entre 3000 et 2000 ans av. J.-C., les Phéniciens devinrent des commerçants maritimes de premier plan. Ce type de commerce permettait tout particulièrement l'accumulation d'immenses richesses (p. 414).

Les plus riches de ces commerçants (exclusivement masculins) formèrent alors une oligarchie qui supplanta le conseil des anciens et abolit la royauté (roi aussi bien que reine) (p. 413). Un système politique républicain fut organisé, formé du conseil oligarchique et de l'assemblée générale des citoyens, dans chaque cité. Cela peut paraître un système démocratique, écrit Heide Goettner-Abendroth, mais cela ne l'était pas, car les femmes en étaient totalement exclues. Elles perdirent dorénavant toute importance sociale et politique. Cela montre, affirme l'autrice, que la patriarcalisation peut aussi se produire dans le contexte d'une prétendue démocratie. «Il s'agissait d'une démocratie purement masculine, comme celles qui ont apparu plus tard en Grèce, à Rome, et dans l'Europe bourgeoise» (p. 414).

CONCLUSION

En conclusion, le nouveau livre de Heide Goettner-Abendroth, fondé sur d'abondantes données archéologiques et sur les récentes avancées dans les analyses de l'ADN ancien, soutient brillamment la thèse selon laquelle le patriarcat a été imposé aux femmes par la force, soit par le pouvoir des armes, soit par le pouvoir économique, à un moment donné de l'histoire, c'est-à-dire à l'Âge du Bronze, en Europe et au Proche- et Moyen-Orient. Il complète ainsi le livre de Simone de Beauvoir, «*Le deuxième sexe*», qui montre que la domination des hommes sur les femmes n'est pas naturelle, mais est construite socialement. Le magistral ouvrage de Heide Goettner-Abendroth devrait donc jouer un rôle aussi important que ce dernier pour le mouvement féministe, car il donne aux femmes des raisons supplémentaires de lutter contre le patriarcat: ce que l'histoire a fait, l'histoire peut le défaire, par la lutte des femmes ainsi que de leurs alliés masculins, dès lors que ceux-ci ont pris conscience des effets néfastes de l'ordre patriarcal sur tous les aspects de la vie et du vivant.

À PROPOS DE L'AUTRICE

Heide Göttner-Abendroth, née en Allemagne en 1941, est docteure en philosophie des sciences et a enseigné la philosophie pendant dix ans à l'université de Munich (1973-1983). Elle consacre sa vie et ses recherches aux sociétés et cultures matriarcales dont elle est devenue l'une des grandes spécialistes mondiales, ouvrant la voie à toute une

génération de jeunes anthropologues. En 1986, elle a fondé en Allemagne l'Académie internationale HAGIA pour les recherches matriarcales modernes, dont elle assure depuis la direction et qui est à l'initiative de nombreux congrès internationaux sur le sujet. Elle a été sélectionnée en 2005 par le programme international «1000 Femmes de paix à travers le monde» comme candidate pour le prix Nobel de la Paix.

À PROPOS DU CRITIQUE

Marcel Blanc est écrivain et traducteur scientifique. Il a publié *Comparsa ed Evoluzione dell'uomo* (Milan: Fabbri, 1983), *L'ère de la génétique* (Paris: La Découverte, 1986) et *Les héritiers de Darwin* (Paris: Seuil, 1991). Il a traduit notamment de nombreux ouvrages de Stephen Jay Gould, dont *La structure de la théorie de l'évolution* (Paris: Gallimard, 2005) et le livre d'Elizabeth Kolbert *La sixième extinction* (Paris: La Librairie Vuibert, 2015).

BIBLIOGRAPHIE

(1) Heide Goettner-Abendroth, *Les sociétés matriarcales – Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris, Éditions Des femmes – Antoinette Fouque, 2019. Voir: Kortlandt, A. (2025), recension de [Heide Goettner-Abendroth, «Les sociétés matriarcales – Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde»]. *Matrix*, 4(1), 160-163.

(2) Voir le livre du célèbre ethnologue R.B. Lee, *The!Kung San: Men, Women and Work in a Foraging Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979. Un tout récent article de paléo-anthropologie, paru dans *Science*, 3 juillet 2025, porte pour la première fois sur l'alimentation végétale des êtres humains, il y a 300.000 ans en Chine: «Ancient wooden tools show human ancestors ate their veggies», Andrew Curry: <https://www.science.org/content/article/ancient-wooden-tools-show-human-ancestors-ate-their-veggies>.

(3) C'est l'expression classiquement employée par les préhistoriens pour décrire l'invention de l'agriculture au Néolithique. Elle a été lancée par l'archéologue marxiste Vere Gordon Childe dans son livre *Man Makes Himself*, Londres, Watts and Co., 1936.

(4) E. Yüncü *et al*, «Female lineages and changing kinship patterns in Neolithic Çatalhöyük». *Science*, 388, eadr2915(2025). Voir aussi l'article de mise en perspective de cette recherche: «Genomic insights into social life in Neolithic Anatolia. Matriarchs and foragers emerge as important players in early farming villages»,

<https://www.science.org/doi/10.1126/science.ady6939>.

(5) Gerhard Poellauer, *Die verlorene Geschichte der Amazonen*, Klagenfurt, Ebooks AT Verlag, 2002.

(6) W. Haak et al., "Massive migration from the steppe was a source for Indo-European languages in Europe," *Nature*, 527, pp. 207-211, 2015 ; M. E. Allentoft et al., "Population genomics of Bronze Age Eurasia," *Nature*, 522, pp. 167-171, 2015 ; A. Goldberg et al., "Ancient X chromosomes reveal contrasting sex bias in Neolithic and Bronze Age Eurasian migrations," *Proceedings of the National Academy of Science*, 114, 2657-2662, 2017.

(7) L'archéologue Kristian Kristiansen donne les explications suivantes dans son livre *Archaeology and the Genetic Revolution in European Prehistory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022: «Sons who could not inherit were sent off as migrating warring colonists» (p. 58); «We can document a male-dominated migratory expansion from Yamnaya to Corded Ware cultures, based on two institutionalized principles : that of primogeniture (oldest sons inherit) and that of male youth warbands... It was the maintenance of these two institutions that gave rise to continued migrations during subsequent millenia" (p. 65).

(8) Cette remarque incisive de Heide Goettner-Abendroth peut sans doute s'appliquer à bon nombre des travaux de recherche de l'archéologie préhistorique «main stream». Par exemple, dans le commentaire «officiel» d'un récent documentaire (2024) consacré aux monuments appelés «nuraghes», en Sardaigne, on peut lire que la «mystérieuse civilisation des nuraghes» de l'Age du Bronze était «organisée en villages interdépendants, sans pouvoir central» et qu'il s'agissait d'une «société pacifique pratiquant l'élevage et la polyculture». De plus, ses pratiques funéraires indiquaient un «peuple égalitaire», car il «enterrait ses morts collectivement, sans distinction de sexe, d'âge ou de rang social.» <https://www.inrap.fr/sardaigne-la-mysterieuse-civilisation-des-nuraghes-une-enquete-archeologique-de-19576>

Toutes ces caractéristiques donnent à penser que cette «mystérieuse civilisation» de l'Age du Bronze était, en fait, une société matriarcale, mais l'expression n'est jamais employée dans ce commentaire, ni dans le documentaire lui-même. Et pourtant la culture matriarcale a bel et bien existé en Sardaigne à l'Age du Bronze, comme le montrent les nombreuses pages que lui consacre Heide Goettner-Abendroth (pp. 486-492; voir aussi la figure 22, p. 265).